



Réception de Liliane Wouters

DISCOURS DE LILIANE WOUTERS
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 OCTOBRE 1985

Monsieur,

Comme Roger Bodart, dont vous venez de rappeler ce qu'il fut pour moi, je n'ai jamais cru au hasard. « Et aujourd'hui moins que jamais » précisait-il, sur cette scène où le recevait son ami Charles Plisnier. Je ne vois rien qui dirait mieux ce que j'éprouve. N'est-ce pas vous qui m'accueillez dans une Compagnie où vous vous trouvez être son successeur ? L'amitié que je lui vouais s'est, tout naturellement, reportée sur vous. Celle que vous me témoignez, comme la sienne, atteste trop de bienveillance à mon égard. Mais je le sais depuis longtemps : je est un autre. Et vos propos lèvent le dernier doute à ce sujet. et. Sous mon nom vit un écrivain que je connais à peine, que je fuis souvent, que je rejoins parfois, dont je ne suis que l'instrument, la flûte dans laquelle il souffle, le silex où dort son feu. Par une de ces coïncidences où je récusé le hasard, vous êtes, Monsieur, Conservateur des Charges, titre revendiqué dans votre plus beau livre, qui est aussi l'un des recueils majeurs de notre poésie. Poète, vous avez pouvoir de flamme sur la pierre, de chant sur le roseau. Plutôt que moi, qui ne suis rien, il vous a plu de fréquenter l'autre. Peut-être même venez-vous de le créer. De la part d'un poète, rien ne surprend. Comme ne me surprend pas notre rencontre. N'est-elle pas le prolongement de ma rencontre avec l'ami commun auquel nous devons tant ? Vous remerciant, c'est un peu lui que je remercie.

Mes chers Confrères,

Quelqu'un dont la mémoire nous est chère a dit un jour : « Avec des outrances qu'explique et excuse la jeunesse, nous n'avions aucune vénération pour ce qui était consacré, soit par les suffrages du public, soit par les faveurs du pouvoir. Nous avons dénoncé la stérilité des académies (...) et surtout la nuisance de l'esprit académique, de cet esprit tenacement attaché aux traditions et systématiquement hostile aux apporteurs de neuf. »

Ainsi parlait Jules Destrée, ici-même, le 16 février 1921, lors de l'inauguration de cette Compagnie qu'il avait voulue et à laquelle il souhaitait la méfiance de l'art officiel, le souvenir d'avoir été de l'autre côté de la barricade, et le respect des différences.

Qu'il me soit permis de lui rendre hommage. D'abord, entre voisins, Tout, dans ma ville d'adoption, ne vient-il pas, sans cesse me rappeler son nom ? Ensuite, entre complices. N'ai-je pas, moi aussi, rué dans les brancards, trouvé qu'il est dans la nature des artistes de ne pas être conformes, que la loi du mimétisme est une loi pour insectes ? N'ai-je pas, moi aussi, fait, un beau jour, le point ? Si le devoir d'originalité me paraît toujours impérieux, encore doit-il s'accompagner de modestie. Le pire mimétisme est bien le goût des modes, le seul académisme de s'y arrêter. Ce sont là vérités qui ne s'apprennent qu'avec l'âge. On met beaucoup de temps à devenir jeune, disait Picasso. On en met davantage à devenir soi.

Mes chers Confrères,

En m'appelant à vos côtés, vous avez témoigné de cette liberté qui se place au-dessus des querelles de chapelles et de clochers, vous avez respecté les différences. Je vous en suis reconnaissante et j'ai conscience d'être ici dans un des derniers lieux où l'esprit souffle sans contraintes, dans un ensemble dont les voix diverses font l'accord, où, par-delà terroirs et nationalités, nous n'avons qu'une patrie : la langue française.

Aux sentiments de gratitude et de confusion que j'éprouve en ce moment s'ajoute une joie toute particulière : celle de succéder à Robert Goffin, d'occuper le fauteuil le moins rigide, le plus mobile, le moins conventionnel, le plus multiforme et, sans doute aussi, le plus spacieux de votre assemblée. Sûre d'y pouvoir tenir, je

le suis beaucoup moins d'y prendre autant de place. Plus : à l'instant de m'y asseoir, je m'avoue très impressionnée. Comme son dernier titulaire, « tel un Himalaya », selon le joli mot de Pierre de Boisdeffre, « il vous surplombe de partout ».

J'ai peu connu Robert Goffin. Mais je l'ai vu au meilleur de sa forme : mangeant des écrevisses dans l'arrière-salle d'un café brabançon, appréciant un Pouilly-Fuissé chez des amis communs, récitant vingt-cinq pages de Victor Hugo, vers le dessert. Autant que par sa prodigieuse mémoire dont il aimait prouver — et se prouver — qu'elle lui restait fidèle, autant que par sa carrure et par sa verdeur, j'étais fascinée par ses mains, qu'il avait belles, préhensives, chaleureuses, d'une étonnante et presque féminine douceur, et qu'il tendait toujours ensemble, jusque dans ses dédicaces, ou dans ses lettres, ainsi que l'observait Roger Caillois : mes deux mains amies, mes deux mains ouvertes, mes deux mains. Comme si, de n'en offrir qu'une, n'eût livré que la moitié de lui, comme si, se sachant double, ou divisé, il se voulait entier.

Double, Robert Goffin l'était. Et dans cette dualité, combien multiple ! Lui qui souhaitait remplir quelques existences comme la sienne, et qui les a remplies, lui dont une brave dame disait, lors de son entrée à l'Académie : « Il a fait de tout pour ça, même écrire des livres ! » et qui, d'ailleurs, a fait de tout, sauf pour « ça », même parfois, se taire, même regretter d'avoir autant parlé puisque, aussi bien, il tient pour nulle « la gloire de ceux qui écrivent avec le sot espoir de durer puisque, de tout ce qu'il aime, jazz-band, voyages, littérature, il y constate que « c'est encore une religion dont il faut se défaire ».

Entrer dans son existence et dans son œuvre comme lui-même « entrait », jadis, en poésie, dans un essai où il relate son parcours initiatique, s'apparente un peu à ouvrir ces poupées russes dont chacune en cache une autre, ou me rappelle ces boîtes de cacao blanches et bleues qui enchantèrent mes goûters d'enfant : une Hollandaise près d'un moulin y tenait une boîte semblable où se voyait une semblable Hollandaise près d'un moulin, qui tenait une boîte semblable où se voyait une semblable Hollandaise près d'un moulin... Au milieu du goûter, je renonçais. Comme j'ai failli renoncer à mettre en abîme Robert Goffin : chaque poupée, chaque boîte nous le montre en double exemplaire, et sous chacun des deux se dissimulent quelques autres... Ce faux extraverti, ce colosse qui

s'appréhendait d'argile, ce bon géant dont les rondeurs n'étaient que de surface et les joyusetés que d'habitude, ce poète exhaustif qui se prétend l'homme le mieux déshabillé du monde... il ne se livre qu'à demi, — toujours l'autre moitié — où qu'à fleur d'épiderme, témoin ces Mémoires hâtifs, narcissiques, parfois consternants, où les rencontres les plus rares ne suscitent qu'anecdotes, où le « Grand Bazar de la Cruauté » de ses poèmes ne prend jamais feu. Pourtant, quel témoin privilégié que celui qui déclare, vers 1950 :

j'ai vécu le demi-siècle le plus extraordinaire de l'humanité
de la draisienne à l'auto et de l'avion aux fusées
je chante le premier vélocipède qui ouvrit l'ère des Spoutniks...

quelle biographie que celle dont Alain Bosquet écrit : né avec le siècle, quand le siècle était bébé, quand le siècle allait à l'école, avec la première barbe du siècle, avec les premières béquilles du siècle...

Né, plus précisément, en 1898, de justesse sous le double signe des Gémeaux, dans « cet ultime bastion de la latinité » qu'est le village d'Ohain, sa « capitale personnelle de Wallonie », celui qui s'intitule le Raspoutine des géographies, appelant de ses vœux l'ailleurs et les lointains, s'il « écrit ses poèmes sur du papier d'hôtel dans tous les pays du monde », sera, jusqu'à sa mort, pris entre son besoin de « transhumance à fond de train et « le mal de plaine au détour des genêts ». Ce mari aimant et aimé — d'une femme très tôt malade, martyre exemplaire — l'expression est de lui — alors qu'il rêve d'un « cœur à quatre paumes », qu'il croit à la « fidélité du limon », jalonna ses jours « d'hémiplégiques partages », « d'enfers doublés d'un ciel où l'on est seul à deux », de ces « énormes suicides à deux dont nous redescendons solitaires les pentes ». Cet écrivain inscrit dans la modernité et l'actualité se reconnaîtra tout autant dans la tradition. Cet homme deux fois public, et par les Lettres, et par le Barreau, se verra offrir les titres les plus divers, voire les plus surprenants : président du Pion savant bruxellois, président de la ligne vélocipédique belge, président de la Nuit du Jazz au Metropolitan de New York, officier du Fouquet, citoyen d'honneur de la Nouvelle Orléans, avocat d'honneur du barreau de Pittsburgh, boxeur honoris causa. Ce personnage haut en couleur qui peut — ou qui a pu — jouer de la trompette dans une fanfare, du

cornet à piston dans un orchestre, avaler par défi, et d'un seul trait, le contenu d'une bouteille de fine, tenir sa place dans une équipe de football — les Rouff-tout-Djus —, danser le tango avec de belles aventurières et défendre à la barre de mauvais garçons, est aussi membre de l'Académie Mallarmé. Président du Pen-Club de Belgique et Vice-Président des Pen-Clubs internationaux. Ce poète a signé des traités de droit financier. Cet avocat a écrit le roman d'espèces animales peu prisées : les rats, les anguilles, les araignées. Ce gastronome, auteur d'un *Routes de la gourmandise*, ami du Prince de la Treille, Maurice des Ombiaux, est aussi le biographe de deux impératrices tragiques et le chantre des Wallons qu'on trouve à l'origine de New York. Cet antineutraliste de la première heure, fondateur en 1939 de l'hebdomadaire *Alerte*, fondateur, en 1941, du journal pro-gaulliste *Voix de la France*, se fait aussi, aux États-Unis, le défenseur de Léopold III. Ce Philéas Fogg de la poésie apparaît comme le Sherlock Holmes de passionnantes énigmes historiques et littéraires. Ce dramaturge secret, qui cache dans ses tiroirs trois tragédies classiques, probablement injouables, a été, pendant les années folles, le prophète incontesté du jazz, dont il a d'ailleurs écrit la première histoire connue. Cet hédoniste est un grand travailleur. Cet agnostique est bouleversé par le Verlaine de Claudel. Ce collectionneur boulimique d'activités et de plaisirs passe de longues périodes enfermé avec la goutte. Ce tout jeune avocat d'Assises a obtenu son premier acquittement — celui d'une mère infanticide — en s'écriant : Moi aussi je suis un enfant naturel. Ce vieux monsieur mélancolique se souviendra toute sa vie d'avoir grandi sans père. Ce grand bourgeois pléthorique restera toujours un étudiant farceur. Ce roi de la première moitié du siècle se sentira en exil dans la seconde. Cet homme couvert d'amis mourra terriblement seul.

Dieu sait, pourtant, si son destin foisonne de rencontres ! À croire que certain fluide, chez lui, les provoquait. Et, sans doute, les provoquait-il. C'est par un futur cardinal qu'il se fait renvoyer du petit-séminaire de Basse-Wavre. C'est, notamment, en compagnie de Paul Delvaux et de Paul-Henri Spaak qu'il termine ses humanités à l'athénée de Saint-Gilles. C'est Charles Plisnier qu'il découvre à l'Université Libre de Bruxelles, où ses meilleurs amis s'appellent Habaru, Moerman, Purnal. Et si le professeur Gustave Chartier ignore ils superbement ces jeunes gens du dernier bateau, ils se retrouveront bientôt autour de *La Lanterne*

sourde, avec Paul Vanderborght, autour du *Disque vert*, avec Franz Hellens. Poète, Robert Goffin se lie avec Cendrars, Aragon, Eluard, Cocteau. Avocat, il devient l'intime d'Henry Torrès. Spécialiste du jazz, celui de Louis Armstrong, dont il écrit d'ailleurs la biographie. Réfugié, il entame son exode avec Harry Baur. Exilé aux États-Unis, il fréquente Maurice Maeterlinck, et tous les écrivains, tous les artistes qui ont fui l'Europe. Président du Pen-Club, il sillonne la planète, rencontrant quelques souverains, et les véritables rois de ce monde : ceux du sport, des beaux-arts, du cinéma, de la littérature. Ce diable d'homme a quelque chose d'un aimant, et l'on aurait beau faire à vouloir citer ceux qu'il a connus, croisés, entrevus. Il a tout fait, disait notre brave dame. Tout. Même patiné, un jour, avec Sonja Henie, survolé la forêt amazonienne en avion de tourisme, navigué en barque sur le Gange, dans un bateau de guerre sur l'Atlantique, mangé du chien et du requin, battu un record en voiture — le kilomètre lancé ! — rédigé les sous-titres français d'*Autant en emporte le vent*, un des plus grands films de l'histoire du cinéma, comme il se doit. S'il existe quelque part un de ces lieux célestes auxquels Robert Goffin ne croyait pas, sans doute s'y promène-t-il comme chez lui, tutoyant Dieu le Père, lui empruntant quelque comète pour franchir l'espace ainsi qu'il traversait les continents, comparant le bouquet des grands crus éternels, rassemblant les cohortes ailées dans un époustouflant concert de jazz, « le plus beau Te Deum du monde », avec, à la trompette, « saint Louis Armstrong », au piano, « l'ange sombre, Duke Ellington », au saxophone, Coleman Hawkins « regardant comme les anges musiciens de saint Bavon », et, dans les chœurs, « les cent lèvres bleues de Billie Holiday ». À moins que, retiré sur un nuage, voyant passer le tour des bienheureux à bicyclette, parmi les « beaux archanges sportifs, un peu tristes, un peu voyous », il ne joue aux échecs contre le temps, ou ne s'occupe à débrouiller une dernière énigme : comment « la poésie reste notre seule montgolfière vers les étoiles intérieures ».

La poésie. Pour cet homme pris dans le tourbillon de l'actualité, aux quatre points cardinaux du fait divers, elle est, incontestablement, le point d'ancrage, le Nord magnétique, la sonde vers les profondeurs. Sauf que, parlant d'elle, il la voit comme une ascension. Encore que les mystiques auraient, à ce sujet, leur mot à dire. L'envers est, quelque part, l'endroit, la hauteur est la profondeur, l'abîme retourné devient la cime. Mais Robert Goffin n'était pas mystique. Seulement fou

de poésie, gonflé d'elle comme de son fruit une femme enceinte jusqu'aux dents, ou comme cette montgolfière — l'une de ses images favorites — où les émules du Docteur Freud verraient Robert Goffin lui-même, s'élevant vers les galaxies du verbe, les nébuleuses du moi essentiel — les étoiles intérieures.

Parler de Robert Goffin, c'est surtout parler du poète. Même lorsque son besoin chronique d'écrire le pousse à pratiquer d'autres genres, c'est encore la poésie qui le motive et qui les sous-tend, que ce soit dans ces enquêtes menées autour de secrets littéraires (l'identification de l'inspiratrice du *Mal-Aimé*, les emprunts faits par Apollinaire à Cendrars, le mystère des amours de Mallarmé, l'itinéraire de Rimbaud) que ce soit dans ces biographies où la rigueur historique le cède volontiers au lyrisme, dans ces ouvrages scientifiques qui deviennent très vite des chansons de geste dont on retrouve aussitôt l'écho dans un recueil, Robert Goffin est, avant tout, pleinement, magnifiquement, totalement poète. Ce n'est pas pour rien que Marcel Thiry comparait ses amours fécondes avec la Muse à « un bel et bon ménage d'amants solides, riches d'appétits et peu soucieux de formes et de cérémonies ». Ajouterai-je que la Muse était, elle aussi, double, en fait, qu'il s'agissait de sœurs jumelles dissemblables, hétérozygotes, eût dit Goffin, l'une pudique, disciplinée, sentimentale, l'autre audacieuse et débridée. Ajouterai-je qu'il leur resta lié jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour le meilleur et pour le pire, comme dans tout bon ménage, même à trois., Ajouterai-je que s'il sortait volontiers l'une, qui rutilait de mots comme de bijoux, il gardait l'autre pour le coin du feu. Je le soupçonne d'ailleurs d'avoir connu un faible pour cette Cendrillon, dans la mesure où sa sœur plus brillante remportait tous les suffrages, dans la mesure, aussi, où, la voyant plus tête à tête, il lui donnait davantage de lui.

C'est elle, d'ailleurs, qui l'a déniaisé, entendez : qui l'a fait entrer en poésie, avec un premier recueil, *Le rosaire des soirs*, mince plaquette dont le seul mais réel mérite est de constituer une sorte de certificat d'aptitude à écrire en vers. Sans doute y sent-on un peu trop l'influence de Samain, Coppée et autres Sully Prud'homme, sans doute y trouve-t-on beaucoup d'azur, de roses, de parcs solitaires sous la lune, sans doute les sens éperdus — déjà ! — y voisinent-ils avec les cœurs ingénus, qu'importe ! Le jeune Goffin a fait ses gammes. D'apprenti, le voilà compagnon, en passe de devenir maître. Avant de bousculer les mots, il les a soumis à la longe, avant de leur lâcher la bride, il a serré les rênes. C'est une étape

que l'on néglige trop aisément. À dix-neuf ans, Robert Goffin a rejoint ses premiers modèles. Il ne lui reste qu'à les oublier.

Dès le deuxième recueil, *Jazz Band*, c'est chose faite. Superbe, tapageuse, ayant encore à se débarrasser des plumes et des strass de son époque, l'autre Muse a fait irruption dans sa vie. C'est avec elle qu'il traverse les salons, les boîtes de nuit, les stades, les rings, les gares, les ports et les grandes foires littéraires. Traverse. Ne s'arrête pas. Trois petits tours sur le manège unanimiste de ce bon Monsieur Jules Romains ; cinq ou six coups au tir Dada, le casse-pipes de Tristan Tzara pris en gérance par Clément Pansaers ; quelques arrêts dans le Musée Spitzner surréaliste ; de longs voyages dans les ScenicRailways : l'Harmonika-Zug de Larbaud, le Transsibérien de Cendrars. On entendra leurs caténaires dans toute son œuvre. On y entendra, surtout, par-dessus tout, la merveilleuse explosion du jazz.

1935: *La proie pour l'ombre*, troisième recueil, après un mutisme de quatorze ans — on ne saura jamais assez les vertus de ces longues périodes de silence, pendant lesquelles un poète mûrit, au bout desquelles les choses s'accomplissent presque sans lui. « Tout le monde peut chanter », dit Essenine, « mais il n'est pas donné à chacun de tomber comme une pomme aux pieds des autres ». *La proie pour l'ombre* est le premier panier de pommes de Robert Goffin ; 1937 : *Couleur d'absence* ; 1939 : *Sang bleu* ; 1945 : (après la césure de la guerre) *Patrie de la poésie*. Il a trouvé sa voix, et sa voie : de longs poèmes aux longs versets rimés, sortes de reportages ou de chroniques, émaillés de réflexions et de méditations qui se présentent comme un feu d'artifice verbal, souvent éblouissant, dont les figures multiples et colorées font vite oublier les pétards mouillés... ; 1950 : *Le voleur de feu*, publié par son ami Herman van den Driessche où, à côté de ces poèmes-fleuves qui tout emportent sur leur passage, vers claudéliens, rimes vigoureuses, images télescopées, personnages surgis du fait divers ou de l'histoire, apparaissent les poèmes-rivières, formés de vers courts, économes, exigeants, mesurés, où jouent toutes les irisations d'une lumière impressionniste. Les deux Muses sont réunies, on les trouvera désormais, ensemble ou séparées, dans les nombreux recueils — plus d'une douzaine — que Robert Goffin donnera encore, avec une remarquable continuité.

Œuvre particulièrement abondante à propos de laquelle tout, ou presque tout, a été dit, mais dont on aimerait parler dans son registre, du moins dans celui de ses deux registres qui s’y prête le mieux : à la manière de Robert Goffin, l’épopée de Robert Goffin. On y verrait, le long du Chemin-Creux d’Ohain, d’une avenue Louise encore pourvue de quatre rangs de marronniers, des petites rues de Montparnasse, du Village ou du Vieux-Carré, tout un cortège de véhicules (ChenardWalker, Minerva, Hispano-Suiza, Delage, Bulck), pleins d’étudiants levant leur chope à la santé des régiments français de Waterloo, des « grandes cocottes emplumées », des batteurs et des boxeurs noirs. Puis, dans les sites aquatiques qui lui servirent d’adresse (Étangs d’Ixelles où je l’ai quelquefois croisé, bords de l’Hudson, rives du lac de Genval) on rêverait à quelques héroïnes de ses poèmes, Charlotte du Mexique, Marilyn d’Hollywood, Gipsy Rose Lee, les amoureuses de Wilhelm de Kostrowitsky, et celles qui furent, dit-il, « mes nuits, mon sang, ma fièvre quarte ». On y survolerait la mer des Sargasses, où rejoignent les anguilles pour « vivre les dernières heures de leur vie, aimer et mourir ». On y entendrait, avec le gong des rings, le sifflet des locomotives et celui des courses cyclistes, les cornemuses du 72^e bataillon écossais de Vancouver, les sirènes des transatlantiques et les « clochers flamands qui écossent les heures », le voluptueux velouté des allitérations : votre effroi de fleurir, filles folles du feu, fanes folles des flottaisons, fauves ferveurs qui les fermentent, rumeurs d’aras aux rivages d’arums. On y ramasserait, avec de la poussière d’étoiles, d’amibes et de pollen, des mots plus rares que les bijoux de Tiffany : lampyres, noctiluques, lampadophories, hyaline ; des rimes plus inattendues que le dénouement d’un film de Hitchcock : François-Joseph avec TSF, police avec propice, asphodèle avec Bruxelles. Napoléon avec accordéon. On y rencontrerait, en pleine « sémantique bigarrée des paysages parmi les « hémistiches de bouts de chandelle », des mots répétés jusqu’à saturation : paumes, amazones, glaïeuls, pistils, baratement, cran d’arrêt, lèvres, cuisses, chair, poésie, jazz, chair, jazz, poésie, jazz, jazz, jazz...

Carlos de Radzitsky l’a fait remarquer : Robert Goffin a joué, vis-à-vis du jazz, le rôle qu’Apollinaire a joué vis-à-vis du cubisme. Si la musique syncopée lui doit beaucoup, elle le lui a bien rendu. Seul poète de son époque à charrier dans le Mississipi de sa poésie les mélodées et les spasmes de ces « beaux nègres nus amputés de l’Afrique », on peut se demander comment, sans leur apport, aurait

évolué son œuvre, quel rythme l'aurait soutenue, quel oxygène aurait porté son souffle.

La respiration d'un poète est tout. Maïakovski le sait qui tantôt marche les bras ballants, en grognant tout doucement, encore presque sans paroles, tantôt raccourcit le pas pour ne pas déranger le grognement, tantôt se met à grognasser plus rapidement, en mesure avec ses pas ». Guido Gezelle le sait, dont la prosodie est, chaque fois, bâtie sur le rythme propre à ce qu'il décrit : longs vers pour le frisson des roseaux frêles, mètres comme spiralés pour les trilles du rossignol. Cocteau le sait, qui dit Il faut à tout prix que la pensée batte comme bat le cœur, avec sa systole, sa diastole, ses syncopes ». Goff-in le sait, qui prend appui sur l'ample respiration génésiaque, rythmée par de primitives percussions. Et c'est peut-être pour cela qu'il est un écrivain élémentaire — entendez : qui se fonde sur les principes constitutifs des choses, qui tire son énergie des éléments. Le feu, la terre (la chair), l'eau et l'air (le cosmos) sont à l'origine de son inspiration, de ses phantasmes, de ses archétypes, de ses poncifs, de son lyrisme, de sa forme poétique, de sa force créatrice. L'homme qui a insufflé son haleine à cette matière justifie son titre de poète : au sens étymologique du terme, il est celui qui fait, il participe au génie créateur.

Et l'on songe à Cioran, pour qui, dans tout génie, coexistent un Dieu et un Marseillais. Si cette coexistence peut s'appliquer au génie poétique, Robert Goffin en eut beaucoup. Marseillais souvent, demiurge dans ses meilleurs moments, poète à travers tout, il lui arrive d'atteindre une dimension cosmique. Plus il avance, plus il est fasciné par cette horloge du monde, cette corrélation entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, ces magmas en gestation, cet univers en expansion. Plus il s'en approche, plus il est obsédé par sa fin, ou sa métamorphose, inéluctable, irréversible, plus il est intrigué par le grand Tout dont il espère vaguement quelque chose (quoi ?), par le Jamais sur lequel se termine le plus ambitieux, le plus hugolien de ses livres, *Sablier pour une Cosmogonie*, paru en 1965, l'année de la mort de sa femme.

S'il y eut une fracture dans l'existence de Robert Goffin, c'est bien celle-là. Suzanne disparue, l'homme qui, jamais n'a pu guérir de sa jeunesse et à qui restent près de vingt années à vivre, se sent tout à coup vieux. Il a perdu la meilleure part de lui, il promène dans un monde devenu hostile sa haute taille maintenant

courbée, ses plaisanteries de moins en moins drôles, ses yeux de plus en plus tristes, toujours aussi bleus. Il voyage beaucoup « pour tromper mon exaspération intellectuelle », dit-il. Il écrit encore, avec moins de bonheur. Il « caresse ou cisèle » d'anciens poèmes. Il voit, régulièrement, quelques amis, toujours les mêmes. Il essaie de tromper sa solitude avec ce qui lui reste de désir. Il se tient à l'écart de ce qu'on nomme les mafias littéraires. Il n'est jamais amer, souvent mélancolique. Il lui arrive de crâner, de se dire délivré « de ne penser qu'à ça, d'admettre que « c'est votre tour, chantres futurs », de soupirer tout s'est éteint de ce qui brûla ma jeunesse.

De fait, le monde s'est transformé. Même le jazz n'est plus ce qu'il était. Et l'on peut voir Robert Goffin quitter le Palais des Beaux-Arts en plein concert du Modern Jazz Quartet. Quant à la poésie... elle a, encore un coup, changé de robe. Celle d'aujourd'hui n'est déjà plus mettable, celle de demain durera encore moins longtemps. Quelle importance ? Sous les atours comme sous les oripeaux, en toilette de bal comme en jeans, la poésie est nue. C'est nue qu'elle sort du puits sans fond de la mémoire, c'est nue qu'elle continue à le hanter. C'est nue qu'elle vit dans les poèmes de Robert Goffin. Ils ne devront donc pas aller se rhabiller.

Et moi, je bats ma coulpe. Dans une anthologie commise voilà quelques années, si je leur ai fait place, à ces poèmes, je ne leur ai peut-être pas donné l'espace qu'ils méritaient, dont je viens seulement de prendre la mesure : leur amplitude, leur altitude, leurs limites. J'aurais dû mieux les lire. Et j'aurais dû aussi, parfois, aller jusqu'à Genval, dans cette villa Guillaume Tell, comme Robert Goffin le souhaitait. Aujourd'hui, tandis que j'écris ces pages, en ce début d'octobre, d'un octobre plus doux que tout l'été, je relis quelques lignes qui font mal. Il y note, simplement. « J'ai froid aux paumes ; c'est la glaciation qui, dans le silence, va reprendre mon être. Je viens du froid et j'y retourne, en essayant de comprendre et sans trop regretter. » Et j'ai envie de lui répondre qu'il fait beau, que, très souvent, je pense à lui, sur l'autoroute, en face du Lion de Waterloo, et que, du fond de ce « grand silence athée où nous roulons », où nous « vivons pour être morts et non pas pour être vivants », même si ce sont des mots, même s'il n'y croyait pas, comme il le promettait à son ami Ernst Moerman : nous nous reverrons du côté des tubéreuses.

Copyright © 1985 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Liliane Wouters, *Réception de Liliane Wouters. Séance publique du 26 octobre 1985* [en ligne],
Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1985. Disponible sur :
<www.arlfb.be>